Maison Ye 3.22440.1.
C 2ce Fric 2,815

ESSAI

EN VERS,

Sur les ouvrages contraires aux Mœurs.

L'HOMME se plut toujours à se créer des torts,
Au sein des plaisirs même il cherche des remords.
Il gâte et corrompt tout à force de caprices,
Et des plus beaux talens sont nés les plus grands vices.
Quel usage a-t-il fait de ce droit précieux
Qu'à lui seul en tout tems ont accordé les Dieux,
De ce droit de transmettre aux Nations entières,
Ses pensers, ses travaux, et ses vastes lumières ?
La science bientôt a corrompu ses mœurs ;
Ce qui dut l'illustrer a causé ses malheurs.

Ne pensez pas qu'imbu du fiel de la satire
De quelqu'auteur du jour, je veuille ici médire.
La gloire dès long-tems a pris soin d'excuser
Ceux qu'une erreur funeste a pu trop abuser :
Pardonnons aux talens un instant de faiblesse.

Quoi ! J'irai, prétendant illustrer ma jeunesse,
Déchirer l'écrivain qu'on ne peut imiter !
L'âge des vers est court, sachons en profiter :
Heureux si je puis dire en perdant la lumière,
Je n'ai de nul auteur attristé la carrière.
Une gloire onéreuse et des plaisirs amers
Toujours composeront le succès des Gilberts ;

THE NEWBERRY LIBRARY

De même le mépris et la haine publique
Seront le prix honteux de la muse impudique,
Qui des mains du cynisme acceptant ses pinceaux
De lacsives couleurs chargerait ses tableaux.

Quel est le malheureux qui le premier put croire
Qu'à de pareils écrits s'attacherait la gloire ?
Aux vulgaires efforts qu'ils durent lui coûter
De leur peu de mérite il eût dû se douter;
Il aurait dû rougir de sa triste abondance :
D'un impudique auteur l'ardente effervescence,
Dans ses fougueux transports et ses bonds inégaux,
Sans peine a pu fournir de semblables travaux.
Mais de tous ses portrais la coupable peinture,
N'offre que des excès et non pas la nature.
Ce n'est point en traçant des tableaux monstrueux,
Informes ou grossiers, vils ou luxurieux,
Qu'on peut briller un jour au temple de Mémoire.

L'homme vraiment jaloux d'une solide gloire,
Peint la belle nature en sa simplicité;
Et vole, pur comme elle, à l'immortalité.
Poëte, époux, amant, philosophe sublime,
Sous son brillant pinceau tout instruit, tout s'anime.
Dans la tulipe éclose au premier feu du jour,
Il révèle une nymphe, échappée à l'Amour.
De vingt jolis boutons, mère vingt fois plus belle,
La rose du printems est l'épouse fidelle.
Son parfum lui rappelle un baiser de Vénus,
Le zéphir un rival, et l'épine un Argus.
Il folâtre avec Flore, il chante avec Pomone,
Et s'attriste, et soupire au déclin de l'Automne.
Ce fleuve, de nos jours lui trace le tableau;
Il se perd dans les mers : nous marchons au tombeau.
Chante-t-il les guerriers, les combats, la victoire,
Les horreurs du carnage, et le prix de la gloire ?
Son vers étincelant, superbe, harmonieux,
Vous enlève à la terre, et vous perd dans les Cieux.

Tels sont les nobles chants, qui sur la double cime,
Peuvent seuls illustrer le Poëte sublime.
Mais pour monter un jour sa lyre sur ce ton,
C'est trop peu d'encenser les autels d'Apollon ;
Déesse des beaux arts, ainsi que du courage,
La sévère Pallas exige votre hommage.
Aux chastes écrivains prodiguant sa faveur,
Son laurier se flétrit sur un front sans pudeur :
Autant que le Génie elle aime la décence.

O vous, dont la vertu réchauffe l'éloquence,
Veillez avec respect sur ce foyer sacré,
Garant de votre gloire, et son titre assuré :
Mais l'Impudique auteur que l'on frémit d'entendre,
A l'éclat d'un triomphe oserait-t-il prétendre ?
Par ces lascifs tableaux, par des plaisirs forcés,
Son génie est éteint, ses sens sont émoussés.

Trop heureux si sur lui de sa cynique audace,
Retombait seulement la fatale disgrace ;
Mais de ses dogmes vils les souffles corrupteurs
Vont sécher toute honte au cœur de ses lecteurs.
Des lecteurs ! qu'ai-je dit ? puis-je ainsi me méprendre ?
Auteurs désavoués, pouvez-vous en attendre ?
De tout funeste écrit, l'honnête homme indigné,
Aux flammes, au mépris, l'a bientôt condamné.
Le mentor vertueux, le père de famille,
En cache jusqu'au titre à son fils, à sa fille,
Et dans tout l'univers votre nom avili,
N'obtient pour tout honneur qu'un flétrissant oubli.
Vous-même les premiers vous vous rendez justice ;
Frémir d'être connus, est-ce un léger supplice ?
Vous n'osez avouer cet ouvrage odieux,
Et vous n'avez pas craint d'en offenser nos yeux !
Vous rougissez d'écrire, et non de nous corrompre !

Peut-être qu'un de vous, pressé de m'interrompre,
Va me citer Voltaire et ses succès brillans :
Fort bien ! mais, comparez et les mœurs et les tems.

Indigné des efforts qu'une caste ennemie,
Opposait aux progrès de la philosophie ;
Lassé du joug affreux où de vils préjugés
Tenaient honteusement les peuples engagés,
Voltaire, dans ses chants un peu libre peut-être,
Leur apprit à n'avoir que la raison pour maître.
Plus l'homme était séduit, plus il fallait oser,
Et c'est par le succès qu'il sut tout excuser.
Il renverse, il déchire, et son heureuse audace,
De vingt siècles d'erreurs emmène la disgrace.
Mais quand même en effet dans ses brillans écrits,
Il eût blessé les mœurs par quelques traits hardis,
Simple sujet alors d'un état monarchique,
Son erreur n'a pu nuire à la chose publique :
L'ambition unie à la force des lois,
Suffit aux nations qui vivent sous des Rois.
Qu'un homme s'y prononce honnête ou méprisable,
L'état n'en suit pas moins sa marche invariable ;
Mais les mœurs règlent tout chez le Républicain :
Là, chaque individu, tour-à-tour souverain,
Fait asseoir au Sénat ses vertus ou ses vices.
Vertueux, son exemple et ses brillans services
Font respecter les lois, enflamment tous les cœurs ;
Vicieux, il corrompt, anéantit les mœurs,
Tout devient général dans une République ;
Mais tout est personnel dans l'état monarchique.
Les Perses enrichis par l'immortel Cyrus,
Brillèrent trois cens ans riches et corrompus,
Et des siècles encore auraient pu se défendre,
Si la Grèce n'eût point enfanté d'Alexandre :
Tandis que les Romains si long-tems vertueux,
Devenus tout-à-coup vainqueurs voluptueux,
Et par le vice à peine accoutumés aux crimes,
S'égorgèrent eux-même, et bourreaux et victimes.

O vous, dont les écrits n'ont point craint de blesser
Les mœurs, qu'impunément on ne peut offenser ;

Avez-vous un seul jour arrêté votre vue,
Sur les tristes destins de Rome corrompue ?
Sénateurs, Plébéïens, tout cède aux passions ;
Contemplez leurs malheurs et leurs divisions,
Des vils ambitieux les détours et les brigues,
L'esprit des factions, leurs haines, leurs intrigues.
Le forum n'offre plus qu'un trafic insultant,
Où le plus vicieux se vend au plus puissant.
Admirez ces Crassus plus riches que l'Empire,
Ces Phrinés, ces festins, ces vases de Porphire,
Où l'art a mis sa gloire à blesser la pudeur.
Voyez les lois enfin sans force et sans vigueur;
Mais des mœurs et des lois l'État suit la ruine.
Entendez-vous les cris de la guerre intestine,
Voyez-vous de Sylla flotter les étendarts?
Après les Marius ils auront des Césars.

Vainement pour venger cette Rome asservie,
Les enfans de Caton, remplis de son génie,
Jurent d'exterminer jusqu'au dernier tyran :
Rome sans s'émouvoir écoute leur serment,
Et dans un long sommeil demeure ensevelie :
Tu triomphes, Brutus, mais non pas ta Patrie ;
Ce Romain dépravé, ce Romain abattu,
Ne doit plus ressaisir son antique vertu.
La mort de son tyran lui devient inutile,
Et César est un Dieu pour ce peuple servile.
Ainsi ces fiers Génois, corrompus en naissant,
Après de longs débats, prétendaient vainement
Se reposer au sein de la démocratie ;
Qui n'a plus de vertu, n'aura point de Patrie,
Tel fut l'arrêt fatal des Grecs et des Romains.
Et les mêmes erreurs auront mêmes destins.

Ah ! faut-il que la France à peine à son aurore,
Au milieu des périls qui l'assiègent encore,
De la corruption éprouve les malheurs,
Et que la main des arts dirige ses fureurs?

D'autant plus dangereux qu'il sait se rendre aimable,
Plus qu'aucun ennemi, le vice est redoutable.
Nos succès ont prouvé ce que peut aux combats
L'amour de la patrie, et l'ardeur des soldats.
Mais comment craindre assez les complots et les haines
D'un tyran, qui de fleurs enveloppe ses chaînes?
Magistrats, sur le vice ayez toujours les yeux,
Vous ne serez plus rien s'il aborde en ces lieux;
Et vous, de ses erreurs volontaires apôtres,
Redoutez ses forfaits, ils deviendront les vôtres.
Des peuples justement indignés contre vous,
Appréhendez sur-tout l'inflexible courroux;
Des modernes Catons évitez la censure.

Ah! loin de l'outrager, révérez la nature;
Si d'Amphion jadis le luth harmonieux,
Sut forcer les rochers à répondre à ses vœux;
A quel brillans succès ne pourra point prétendre
L'auteur qui dans ses chants vertueux, noble et tendre,
Saura d'un peuple ami des beaux arts et des mœurs,
Mériter le suffrage et captiver les cœurs!
Ah! c'est pour les talens, ah! c'est pour la science
Que le Ciel semble avoir régénéré la France.
Tout était épuisé, nos avides ayeux
Avaient tout moissonné, tout enlevé pour eux,
Et faute d'alimens, l'impatient génie,
Voyait sa flamme éteinte, et sa gloire trahie:
Quand, soudain, à l'empire, aux caprices des Rois,
Nous voyons succéder l'intégrité des lois.
Tout change, et le Français, jusque dans ses défaites,
Présente un nouveau peuple à de nouveaux Poëtes.
Ses goûts, ses lois, ses mœurs, ses triomphes, ses Dieux,
Sous un nouvel aspect viennent frapper nos yeux,
Et recréer pour nous les trésors du Parnasse.

O vous à qui Phébus inspira son audace,
Ah! loin de consumer vos talens et vos jours,
A chanter sans honneur d'impudiques amours;

Hâtez-vous de cueillir ces palmes toutes prêtes,
Craignez que vos rivaux n'en surchargent leurs têtes,
Et qu'encore une fois jaloux d'un beau laurier,
Se frayant loin de vous un lumineux sentier,
Nos Bardes triomphans, nos superbes Orphées,
Ne portent jusqu'aux Cieux l'orgueil de leurs trophées.

B. B. Maison, *aîné.*